

Jean ZIEGLER
Le Capitalisme expliqué à ma petite-fille, en espérant qu'elle en verra la fin

(Paris, Seuil, 2018, 128 p., 9 €)



188

Un documentaire paru en 2016, *Jean Ziegler, l'optimisme de la volonté*, souligne son engagement de longue date dans l'altermondialisme, de Che Guevara à Kofi Annan, de l'université de Genève aux Nations unies. Sociologue et écrivain suisse, engagé en politique et sur la place publique, Jean Ziegler est actuellement vice-président du Comité consultatif du Conseil des droits de l'homme et spécialiste de la question de la faim : il a en effet été rapporteur spécial auprès de l'ONU sur la question du droit à l'alimentation.

La Faim dans le monde expliquée à mon fils (1999) ou *Destruction massive. Géopolitique de la faim* (2011, tous deux au Seuil) étaient directement issus de son domaine d'expertise : son dernier livre est dans la droite ligne de son action et sonnerait presque, à 84

ans, comme un testament, de grand-père à petite-fille. *Le Capitalisme expliqué à ma petite-fille (en espérant qu'elle en verra la fin)* est en effet paru dans une collection visant à la fois la transmission – un adulte spécialiste traitant d'un sujet complexe à un enfant proche (fils, petite-fille, etc.) – et la pédagogie, le contenu étant à la fois accessible et concis : 100 pages au format de poche.

Ainsi, de la faim dans le monde au capitalisme, Jean Ziegler publie un nouveau petit livre dans cette collection du Seuil et trace un lien de causalité en 9 chapitres.

Posant sa thèse générale dans le premier chapitre, il indique : «Le mode de production capitaliste est responsable de crimes innombrables, du massacre quotidien de dizaines de milliers d'enfants par la sous-

alimentation, la faim et les maladies liées à la faim, du retour d'épidémies depuis longtemps vaincues par la médecine, mais aussi de la destruction de l'environnement naturel, de l'empoisonnement des sols, de l'eau et des mers, de la destruction des forêts...» [...] « Le capitalisme a créé un ordre cannibale sur la planète: l'abondance pour une petite minorité et la misère meurtrière pour la multitude. J'appartiens au camp des ennemis du capitalisme. Je le combats.» (p. 12-13) S'il reconnaît dans les pages suivantes les progrès induits par le capitalisme – scientifiques, médicaux, productivistes... – il rejette le système qui les engendre.

Dans les deux chapitres suivants, il retrace les origines du capitalisme, via Marx, du Moyen Âge à la traite négrière, puis en s'attardant sur la Révolution française et « l'erreur » de ne pas avoir aboli la propriété privée.

C'est l'avènement du capitalisme mondialisé après la chute de l'URSS qui marque le début de l'analyse du capitalisme actuel, dans le chapitre 4. Ziegler n'est jamais si convaincant que lorsqu'il relate ses expériences personnelles ainsi de sa découverte de la situation de pauvreté extrême des paysans du Guatemala face aux immenses plantations fruitières des sociétés privées américaines (p. 44-48). Les réformes proposées par le rapporteur spécial de l'ONU pour l'alimentation d'ailleurs se sont heurtées aux lobbys soutenus par la diplomatie américaine. De même pour le coltan, où il souligne la responsabilité des firmes transnationales (Glencore, Rio Tinto...) dans l'exploitation d'enfants pour extraire le précieux minerai et

les conditions de vie assimilables à de l'esclavage qu'elles induisent (p. 49-50): oligarques et FTN avides sont à ses yeux les premiers coupables, mais ne seraient rien sans la complicité des gouvernements.

Le chapitre 5 se consacre à la société de consommation et son impact: consumérisme, obsolescence programmée, publicité... Si abondance de biens il y a, la majorité de la population mondiale n'y a pas accès: l'exemple des conditions de vie des ouvriers au Bangladesh, relatée de visu par Ziegler le souligne (p. 62-63). Qui plus est, la pollution, les pesticides et les divers impacts de cette société de consommation sur l'environnement touchent même les habitants des sociétés les plus protégées: ainsi de l'auteur et de sa petite-fille, en Suisse.

De fait, les inégalités ne cessent de se creuser: « Le pouvoir financier économique des 562 personnes les plus riches du monde a augmenté de 41 % entre 2010 et 2015, tandis que les avoirs des 3 milliards d'individus les plus pauvres ont chuté de 44 %.» (p. 69). Ce rappel mène l'auteur à souligner le rôle des paradis fiscaux et de l'optimisation fiscale dans le démantèlement des États-providence en Europe. Vient logiquement dans le chapitre 7 la description du mécanisme de la dette où les inégalités des échanges Nord-Sud sont soulignées, de même que le rôle des organisations internationales – tel le FMI – et surtout les fonds vultours dans le maintien de pays du Sud dans le sous-développement.

Ziegler reprend la phrase de Bourdieu: « le néolibéralisme est une

arme de conquête. Il annonce un fatalisme économique contre lequel toute résistance paraît vaine.» (p. 98) La soumission des gouvernants et des peuples au néolibéralisme est bien l'objet du chapitre 8: l'auteur parle d'aliénation des esprits en prenant comme exemples aussi bien l'action des gouvernements sociodémocrates comme celui de G. Schröder en Allemagne, mais aussi des votations suisses qui rejettent l'instauration d'un salaire minimum ou la limitation des salaires les plus élevés. Et de pester: «dans notre famille, nous sommes plutôt des résistants (p. 99) [...] « J'enrage contre la passivité du peuple, contre sa volontaire soumission aux mensonges de la classe capitaliste.» (p. 101)

190

Cette colère débouche dans le dernier chapitre sur un réquisitoire simple: «Le capitalisme ne peut pas être réformé. Il faut le détruire. Totalemment, radicalement» (p. 106). Une insurrection viendra. D'abord une insurrection des consciences où chacun se doit de refuser un tel monde. Ensuite «une myriade de fronts de résistances» (p. 111): féministes, écologistes, droits de l'homme... «Ensemble, ils forment une mystérieuse fraternité, plus puissante chaque jour, luttant en parallèle contre la barbarie capitaliste.» (p. 112)

Malgré les insistances de sa petite-fille, «Jean» refuse de répondre: sur quoi cette utopie de renverser le capitalisme débouchera-t-elle? Quel système social et économique le remplacera? Jean ne répond que par des comparaisons historiques et un bref aveu: «il n'y a pas de programme»

(p. 113). Sinon la mission laissée à la génération de sa petite-fille d'abattre le capitalisme.

L'annonce était faite en début d'ouvrage: «j'appartiens au camp des ennemis du capitalisme. Je le combats.» (p. 12-13). C'est ainsi plus l'anticapitalisme que le capitalisme qui est ici expliqué. Ziegler reconnaît du bout des lèvres le capitalisme comme un système extraordinairement dynamique et productif, produisant suffisamment de biens pour satisfaire les besoins de la population mondiale. L'objet est ailleurs: mener systématiquement le procès du capitalisme en ce qu'il a de plus odieux: les inégalités abyssales et frontales que le néolibéralisme encourage, en particulier dans les pays en développement.

Si son expérience personnelle est enrichissante et les exemples nombreux, les citations choisies sont celles qui vont en son sens – du *Livre noir du capitalisme*, auquel il a contribué, en passant par Babeuf, Bourdieu ou Che Guevara. On reviendrait volontiers sur le ton un peu surfait des questionnements de l'enfant qui, par le truchement son grand-père s'exprime: «Est-ce que l'humanité n'est pas en grand danger?»; «C'est exactement ce que je pense» (p. 53).

Ziegler reprend ainsi son bâton de pèlerin pour dénoncer, encore et toujours, les méfaits du capitalisme comme système économique et social: il reprendrait sans doute à son compte la maxime de Gramsci: pessimiste par l'intelligence, optimiste par la volonté?

LÉOPOLD LAGARDE